

DAVID McNEIL

28 boulevard des Capucines

récit

nrf

GALLIMARD

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

LETTRES À MADEMOISELLE BLUMENFELD, *roman* (« L'Arpenteur » ;
« Folio », n° 2474).

TOUS LES BARS DE ZANZIBAR, *récit* (« Folio », n° 2827).

SI JE NE SUIS PAS REVENU DANS TRENTE ANS PRÉVEZ MON
AMBASSADE, *roman*.

LA DERNIÈRE PHRASE, *roman*.

QUELQUES PAS DANS LA VIE D'UN ANGE, *récit* (« Folio », n° 4813).

TANGAGE ET ROULIS, *roman* (« Folio », n° 4630), prix Le Vaudeville 2006.

ANGIE OU LES DOUZE MESURES D'UN BLUES, *roman* (« Folio »,
n° 4778).

28 BOULEVARD DES CAPUCINES

DAVID McNEIL

28 BOULEVARD
DES CAPUCINES

Un soir à l'Olympia

récit

nrf

GALLIMARD

© *Éditions Gallimard, 2012.*

UN PROLOGUE QUÉBÉCOIS

Tout a commencé, comme souvent, à Québec. J'étais invité, en tant qu'auteur, à être juré au Festival de la chanson francophone de la ville. Je ne suis pas capable de rester assis plus d'une heure sur une chaise, je suis un mauvais juré. La dernière fois que j'ai accepté de faire partie d'un jury, c'était au Festival musical et chorégraphique de Besançon, il y a bien quarante ans. Ça se passait dans un multiplexe, une des salles était dévolue aux films en compétition, la deuxième à *Rambo II*, et la dernière à *Suédoises en folie*, un film classé triple X... Un juré se doit d'assister jusqu'à la fin à *toutes* les projections. Au milieu d'une sorte de Scopitone d'opéras en play-back est-allemand, j'ai discrètement quitté mon siège pour jeter un coup d'œil à ces fameuses Suédoises avec l'intention de réintégrer ma salle encore plus discrètement que j'en étais sorti. Tout à coup, catastrophe, un type au dernier rang a un coup de sang, se chope une embolie et s'affale sur son siège, plus moyen de m'enfuir : police, pompiers, Samu, pris la main dans le sac je suis viré de Besançon, persona non grata dans le Doubs, gratifié d'un quart de colonne dans les pages « Culture » du *Clairon de Franche-Comté*.

Manifestement, il y a quarante ans au Québec, on ne lisait pas le *Clairon*. Me voici donc invité dans la ville de Montcalm, m'efforçant de bien me comporter et de rester tranquille pendant toute la durée de l'événement. J'allais hier encore écouter des Inuits sous leurs tentes, des percussions yupik et des tambours mohawk, les gens du festival, autant qu'ils le peuvent, veulent assimiler à la francophonie les minorités que le Canada a pu jadis coloniser.

Il s'agissait aussi d'écouter toutes sortes de chanteurs, de chanteuses, et alors d'élire celui ou celle qui gagnerait le titre d'interprète de l'année, puis le prix du meilleur groupe et du meilleur auteur, il y avait encore toutes sortes d'accessits moins glorieux, décernés, non par le jury, mais par des commanditaires, celui des engrais « Vitafaux, les engrais qu'il vous faut », la médaille « Maison Célestine, le bon fromage en grains », et sans doute des primes et des paniers garnis, les concurrents venaient de si loin qu'il fallait contenter tout le monde. Au début j'écoutais tout. Je courais de droite à gauche, j'assistais aux concerts que donnaient tous ces gens, des néo-troubadours aux rockers les plus durs, des bardes nostalgiques de Félix Leclerc à ceux, électroniques, du « Bolduc revival », qui jouaient en hommage à cette Janis Joplin d'avant l'électrophone, l'idole de ma grand-mère, Georgina Ruel, du lac Etchemin, l'Édith Piaf du Nord, la première « soul singer », personnage fascinant qui allait disparaître dans un très banal accident de voiture. Mais au bout d'un moment tous ces chanteurs ont fini par vraiment m'ennuyer. Je n'en pouvais plus d'entendre ces couplets plus ou moins bien torchés, ces refrains indigents, ces chansons mal écrites ou bien trop bien fou-

tues, de rester des heures cloîtré dans des salles surpeuplées à attendre qu'un cousin de Luc Plamondon fasse place à un Lou Reed célèbre à Saint-Jérôme. Ces jeunes gens, ces jeunes filles étaient bien sympathiques, alignant sagement des répertoires honnêtes, mais qui allait donc réellement *m'étonner*, qui allait me surprendre, me dire « Excusez-nous, rendez-nous les clés, l'hôtel California ne fait plus crédit, il nous faut de l'espace, on va se libérer de tous vos carcans, de vos strophes, de vos rimes, du balai s'il vous plaît »...

Au bout de deux jours, j'ai craqué, j'en avais vraiment marre, et je suis parti dans les rues animées de la ville. L'été ici ne dure que deux mois alors tout le monde en profite, on s'amuse, on rit, on boit, des plaines d'Abraham aux quais du vieux quartier, surtout en plein festival. En vacances à Montréal cet hiver, j'étais monté rencontrer les organisateurs, je n'étais pas chaud pour y participer. En période estivale, depuis bientôt vingt ans, je suis sur mon bateau en Méditerranée, faisant du ski nautique avec mes enfants, ou je pique-nique sur le *Balin-Balan*, le pointu de mon ami Voulzy, tomates et thon à l'huile, guitares et vin ligure. Mais Charlie Wood m'avait convaincu de signer, lui-même devait y chanter en juillet. Et puis c'était l'occasion de nous arrêter dans notre snack d'autoroute favori, le Château-Madrid, dont j'ai souvent parlé, où on mange la meilleure poutine de toute la Province, ce grand bol de frites à la sauce barbecue, saupoudrées de fromage fondu, le décor est années cinquante et les serveuses accortes. C'est là qu'après un repas copieux et très arrosé, étant en avance pour un show que Charlie devait donner le soir à Toronto,

nous avons traîné un peu, et pour passer le temps nous avons lancé les bases d'un des projets idiots qui nous passent souvent par la tête. C'est ainsi que l'idée nous est venue d'écrire un livre qui allait s'intituler :

JE REÇOIS MAL ET CUISINE
COMME UN COCHON

Ça commençait ainsi : « *Vous avez une maison de campagne ravissante. Dès les premiers beaux jours, tous les week-ends de nombreux parasites s'invitent chez vous. Voici quelques conseils pour qu'ils ne reviennent jamais.*

D'abord, à l'apéritif, vous servirez des pistaches qu'on ne peut pas ouvrir, même en se cassant les ongles, que vous avez pris soin de trier tout au long de l'année... »

Nous avions déliré un moment, inventant des recettes insensées, comme du poulet rôti dans sa cellophane et son ravier en polyester expansé, imaginant les pires tourments à infliger à nos hôtes, les fantômes au grenier, des coqs enregistrés qui chantent toute la nuit, ce genre de choses. Nos projets heureusement ne voient jamais le jour : hier c'était une parodie de *Maisons et Jardins* qu'on allait appeler *Taudis et Terrains vagues*, on imaginait déjà les photos et les commentaires, on pensait même à un golf dans un dépotoir à Marseille avec club-house hommage à Soweto.

On m'avait installé dans une chambre au château Frontenac, un hôtel néorenaissance datant de la fin du dix-neu-

vième avec une vue superbe sur le Saint-Laurent. D'énormes blocs de glace étaient charriés par le fleuve, descendant comme une coulée de lave blanche vers l'océan. Le lendemain matin, en me réveillant, les blocs de glace allaient dans l'autre sens. J'ai d'abord pensé que c'était dû aux effets de la bière de Chambly que Charlie avait apportée par caisses entières, à l'époque il avait encore sa micro-brasserie, produisant des bières aussi différentes que la Blanche, très légère, la Maudite, bien plus forte, et la Fin du monde, qui comme son nom l'indique peut faire changer de sens le cours d'un fleuve aussi grand que le Saint-Laurent. Puis je me suis dit qu'en Amérique du Nord il faut s'attendre à tout. Que le château Frontenac était peut-être monté sur pivot et tournait sur lui-même d'un degré par seconde, mais la femme de chambre qui m'apportait mon petit-déjeuner, me voyant si perplexe, le nez à ma fenêtre, m'a gentiment rassuré : c'était le reflux dû à la marée. Si loin de la mer, je n'y avais pas pensé.

Comme j'aime beaucoup Québec, même en hiver, et surtout qu'il y aurait dans le jury Ray Lema et Jean-Michel Boris, neveu de Coquatrix et directeur du *vrai* Olympia de Paris, j'ai fini par me laisser convaincre, tant pis pour le ski nautique, tant pis pour les enfants et les salades au thon sur le *Balin-Balan*, cet été-là serait américain.

Délaissant le festival et toutes ses activités, je flâne dans les rues, allant de bar en bar, de café en café, fréquentant des endroits qu'aucun guide ne mentionne, les villes les plus austères ont les rues les plus chaudes. Le sixième jour, dans l'après-midi, j'entre dans une taverne et je tombe sur

Jean-Michel, gêné que je l'aie débusqué, il était censé, lui aussi, assister cet après-midi à un ballet que donnaient trente guerriers hurons. Ça fait longtemps qu'il me parle de me consacrer une soirée spéciale dans son music-hall, je pourrais choisir un lundi de relâche, pourquoi pas en janvier, en janvier les gens sont fauchés, alors on n'a que les vrais amateurs. Avec l'Apollo, la salle rénovée d'East Harlem, l'Olympia est un des rares endroits au monde à être mythique pour trois générations, tout le monde a chanté, ou rêvé de chanter dans cette salle un jour. Je dis que je vais réfléchir, j'ai un tel trac que paraître en public est toujours pour moi un véritable supplice.

Au festival, Charlie s'ennuie tout autant que moi, mais moi, quand je ne sais pas que faire de mes journées, je peux toujours me promener, lui est plus connu que le loup blanc, il ne peut pas faire un pas sans que quelqu'un l'aborde. Le monde le veut partout, mais il ne va nulle part, les télévisions, les radios et les interviews, tout ça n'est pas son truc quand il est en vacances, alors il se cache. Il voudrait aller voir ses amis Deschanel, Albert et Lydie, qui ont une grande maison, une sorte d'immense manoir en aval du fleuve, au lieu-dit La Malcourt, c'est à huit heures de route, Charlie doit rentrer ce soir à Montréal, moi je dois assister au spectacle que donne Claude Dubois, La Malcourt n'est jouable qu'en hélicoptère, c'est à une heure de vol, on loue une libellule.

Nous passons une journée merveilleuse. Charlie joue au golf avec son ami, les enfants du village sont tous invités à

venir nager dans une des piscines, moi je joue du piano pour Lydie, qui est fondue de swing. Elle vient d'enregistrer un CD de ces vieux standards dont vivent les pianistes de tous les bars du monde, ces fameux *Tea For Two*, ces *Begin the Beguine*. J'aimerais bien un jour écrire à mon tour un standard, lent et lancinant, voluptueux, évident, un air sur lequel danseraient des couples et tous les gens en passe de tomber amoureux. Parfois chez moi je me mets au piano et j'essaie maladroitement d'inventer de telles mélodies. De tous mes amis les plus talentueux, comme Jean-Claude Petit ou Julien Clerc, je pense que c'est Charlie qui me poussera un jour à mettre des paroles sur un morceau comme ça. Ou bien João Gilberto. Diable, qu'est-ce que les pianistes de tous ces bars d'hôtel feraient sans Gilberto et Carlos Jobim, les bossas-novas sont leur fonds de commerce depuis maintenant plus de cinquante ans, imaginez un soir dans un piano-bar à Brighton, Stuttgart ou Amalfi, sans *La fille d'Ipanema* ou *Desafinado*, c'est à se demander ce qu'ils jouaient avant.

Le temps passe trop vite, il nous faut repartir, on salue tout le monde chez les Deschanel, en route pour l'héliport. La libellule décolle, Charlie est à l'avant, à côté du pilote, nous voilà remontant le fleuve, large d'un bon kilomètre à cet endroit-là. Charlie a toujours été fasciné par ce qu'au Québec on appelle des *pitons*, tout ce qui est manettes et boutons, en fait tout ce qui dépasse d'un tableau de bord. Le pilote, s'il avait su ça, se serait méfié. Au-dessus de Saint-Paul, un relais-balise, il doit noter l'heure de notre passage sur son carnet de bord, alors il sort un stylo de sa poche de poitrine et lâche un instant le

manche à balai. Une seconde... C'est plus qu'il n'en faut à Charlie pour tendre la main et tirer dessus, nous voilà en looping au-dessus du fleuve, l'hélico fait une telle embardée que si les falaises qui bordent le Saint-Laurent étaient plus rapprochées, on se serait crashés comme de vulgaires moustiques. Le pilote, comme il peut, redresse l'appareil, nous sommes à deux mètres des rochers de la rive. Quand l'hélicoptère est à nouveau en ligne et stabilisé il dit à Charlie :

— Monsieur Charlebois... Dieu sait que je vous aime, que je vous respecte et que je vous admire, et ça depuis longtemps. J'ai nommé mon fils « Robert » en votre honneur, mais si jamais vous faites encore quelque chose comme ça, je vous tue... Vous m'entendez bien, je vous TUE !

De retour à Québec il me faut vite trouver Jean-Michel, la vie est beaucoup trop courte, il faut que je fasse au moins un Olympia avant de mourir à cause d'une virée au lieu-dit La Malcourt, ou bien d'une syncope dans un cinéma X. Je le cherche partout. Il n'est dans aucun des cafés discrets dont nous partageons le secret, où il aime s'asseoir, lire ou regarder passer les jolies filles, devant une Blanche peut-être, bien que cet homme ne boive pas ou très peu, sauf de temps à autre, quand nous allons dans un bar japonais, boulevard des Capucines, où nous partageons une carafe de saké. Mais dans toute la capitale de la « Belle Province » on ne trouve que des bières de Chambly, le staff de Charlie a fait du bon boulot, il est devenu difficile de boire un simple café crème...

Je fais donc le tour des divers séminaires, dont un sur la chanson française en Abyssinie sous le haut patronage de Jérémie Rimbaud, un cousin éloigné du neveu du poète, je le cherche au spectacle de Dan Bigras, un bon bluesman blanc, qu'ici on appelle assez méchamment le « gras-double », puis, aidé par une fille de Radio Canada, je finis par le trouver autour d'un campement indien dressé dans le hall du Hilton, où toute une tribu, pour protester contre l'anglo-saxonisation de leur continent, s'est installée avec femmes et enfants, faisant cuire du pemmican sur un brasero posé sur le tapis de Lurçat qui jusque-là faisait la fierté de l'établissement.

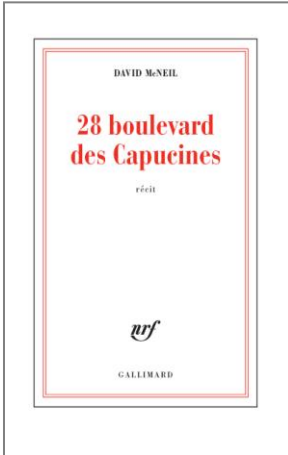
Au bar enfumé du lobby, dans le vacarme des tam-tams, date est prise pour mon Olympia : ce sera le lundi 27 janvier 97, nous buvons à ça, surtout moi, je ne suis toujours pas remis de ma vrille en hélicoptère.

UN COACHING PAR CHARLIE WOOD

*Achevé d'imprimer
sur Roto-Page
par l'Imprimerie Floch
à Mayenne, le 20 avril 2012.
Dépôt légal : avril 2012.
Numéro d'imprimeur : 81928.*

ISBN 978-2-07-012506-7 / Imprimé en France.

166786



28 boulevard des Capucines David McNeil

Cette édition électronique du livre
28 boulevard des Capucines de David McNeil
a été réalisée le 24 mai 2012
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070125067 - Numéro d'édition : 166786).

Code Sodis : N32115 - ISBN : 9782072311246
Numéro d'édition : 223465.